

Article

« Pourquoi penser l'américanité du Québec? »

Yvan Lamonde

Politique et Sociétés, vol. 18, n° 1, 1999, p. 93-98.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/040150ar>

DOI: 10.7202/040150ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

POURQUOI PENSER L'AMÉRICANITÉ DU QUÉBEC ?

Yvan Lamonde
Université McGill

L'équation $Q = -(F) + (GB) + USA^2 - (R)$ est un moyen communicationnel de résumer une vision et une révision de l'identité du Québec. Elle résulte d'une réflexion sur le segment «USA²» qui a déterminé la fonction des trois autres. Autrement dit, c'est en faisant l'histoire des relations entre le Québec et les États-Unis et surtout celle des perceptions qu'ont les Québécois francophones des États-Unis que j'ai été amené à revoir la pondération des héritages culturel et politique extérieurs du Québec.

Cette thématique de l'américanité, de ce dialogue des Québécois avec les États-Unis principalement sinon uniquement, est pour moi tout le contraire d'un phénomène ou d'un effet de mode. Je vis avec cette idée, un peu ressassée depuis Lucien Febvre, que l'historien, qu'il le veuille ou pas, qu'il s'en rende compte ou pas, part du présent et des *a priori* de sa génération. Mon questionnement d'historien étant marqué par mon statut de citoyen, je me présente comme historien ET essayiste. J'assume donc la marque obligée du présent sur ma lecture du passé.

J'ai établi ailleurs, comment depuis la Seconde Guerre mondiale, le Québec s'est mis à adorer lui-même le « veau d'or » auquel il identifiait depuis un siècle les Américains, leur mercantilisme et leur matérialisme. En entrant de plain-pied dans la société de consommation d'après-guerre, le Québec devenait « américain » dans sa culture après avoir appris à l'être dans son économie, son émigration et son syndicalisme. Je ne veux ni apporter ni répéter ici des preuves ou des indices de l'américanité du Québec¹. Je veux plutôt poser la

-
1. Je remercie Gérard Bouchard, avec qui je poursuis ces recherches à l'Institut interuniversitaire de recherches sur les populations (IREP), pour ses commentaires. Y. Lamonde, *Ni avec eux ni sans eux. Le Québec et les États-Unis*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1996, 120 p.; Gérard Bouchard et Y. Lamonde (dir.) *Québécois et américains. La culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Fides, 1995, 418 p. (Bibliographie); Y. Lamonde, « A One-Way Mirror: American Cultural Influence in Quebec », dans Alfred Hero Jr and Marcel Daneau (eds.), *Problems and Opportunities in US-Quebec Relations*, Boulder (Colorado), Westview Press, 1984, p. 106-126 et paru en français dans Y. Lamonde, *Territoires de la culture québécoise*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval. 1991, p. 235-258.

Yvan Lamonde, département de langue et de littérature françaises, Université McGill, 3460, rue McTavish, Montréal (Québec), Canada, H3A 1X9.

Courriel : efl@musica.mcgill.ca

question des obstacles à penser l'américanité du Québec et des raisons de le faire.

Le colloque sur l'américanité est un nouveau signe, cette fois sur le plan de l'analyse et de la prise de conscience, du temps d'arrêt qui s'impose pour savoir si et jusqu'à quel point le milieu intellectuel et scientifique a pris acte des changements relatifs à la continentalité qu'a connus le Québec depuis un demi-siècle. Ce temps de réflexion s'impose d'autant plus que le Québec de l'ALÉNA, du régime états-unien des chartes, de la télévision continentale, des balladeurs et des « vidéo-clips » est en train de donner un nouveau tour de vis à son intégration continentale. Décapé, depuis la Révolution tranquille, de ses caractéristiques traditionnelles (religion, ruralisme), le Québécois francophone apparaît comme un roi nu, d'abord reconnaissable à sa seule voix : un Américain parlant français.

CINQ OBSTACLES À PENSER L'AMÉRICANITÉ

Un premier obstacle a trait à ce vécu américain, *non pensé*, des Québécois, c'est-à-dire à la difficulté sinon au refus de thématiser, de porter au niveau de l'intelligibilité une américanité par ailleurs intensément vécue. On diffère de trouver cet « accord entre l'ambiance et la conscience », selon l'expression de Jean Le Moynes, comme si l'on appréhendait ne pas savoir que penser ni faire de cette massive évidence de ce que l'on appelait il y a trois décennies notre « *american way of life* ». Le style de vie a-t-il donné un style de pensée ? Ce style de vie a-t-il été pensé ? Car, il faut bien se rendre compte du fait que si le mur du construit culturel anti-américain, d'un certain surmoi collectif est tombé vers 1950, on aura mis encore trois ou quatre décennies à voir et à essayer de comprendre le nouveau paysage identitaire révélé par la chute du même mur. Ce nouveau paysage identitaire rendait en même temps la société québécoise comparable aux États-Unis et au Canada nord-américain : elle partageait un nouveau pluralisme culturel et ethnique qui, sans être pour autant un melting pot, introduisait le Québec dans les sociétés américaines marquées par des mouvements migratoires très diversifiés dans leur composition.

Un second obstacle confronte le penseur à une « ligne du risque ». Il y a en effet une résistance à penser l'américanité parce que la décision de le faire est insécurisante ; elle place l'analyste comme dans la théorie du domino : en touchant à l'américanité, il fait basculer les dominos France, Angleterre, Rome, si ce n'est le domino Canada. D'où l'équation proposée². Faire tomber ces dominos, c'est faire

2. Cette équation identitaire a d'abord été formulée dans *McGill News* (Hiver 1996), p. 26-29 ; à propos du membre « GB » de l'équation : Y. Lamonde, « Le lion, le coq

Résumé. Après quinze ans de recherche et des publications sur l'américanité du Québec et la prise en compte des réactions qui ont suscité cette réflexion qui remet en cause l'identité politico-culturelle du Québec, un bref bilan paraissait s'imposer. Bilan d'un certain type, qui présente les principaux obstacles à penser l'américanité du Québec, obstacles toujours présents dans la mentalité québécoise; ce bilan propose des raisons de penser cette américanité.

Abstract. After fifteen years of research and publication on the theme of Quebec «americaness», and considering comments surrounding such reflections which challenge the politico-cultural identity of Quebec, a brief assessment seems warranted. The assessment will consist of a clarification of the principal obstacles confronted when thinking about Québec's «americaness», obstacles still present in the Quebec «psyche». In short, this assessment proposes some reasons for thinking about this «americaness».

tomber les représentations de soi-même, construites et cultivées depuis deux siècles.

La notion même d'«Amérique française», véhiculée par Lionel Groulx en particulier, constitue par sa désuétude un troisième obstacle à la réflexion sur l'américanité. Cette notion, qui remonte au milieu du XIX^e siècle et qui prescrivait à la race française une vocation catholique et spirituelle en Amérique, s'est construite sur l'idée d'une communauté majoritaire de francophones au Québec, de minorités francophones au Canada et aux États-Unis et de francophones dans les Antilles. Elle était investie d'un projet nationaliste traditionnel, d'abord identifié à la religion puis à la solidarité linguistique. La notion ne faisait pourtant pas référence au style de vie «à l'américaine» des Franco-Américains de l'Est des États-Unis, style de vie menaçant au-delà du 45^e parallèle mais pas en-deçà. Or comme le rapport du Québec francophone à lui-même a changé, de même que son rapport aux minorités francophones du Canada et des États-Unis et que le rapport des minorités canadiennes entre elles, on ne voit plus très bien la richesse analytique d'une telle «Amérique française». Il ne s'agit plus aujourd'hui de penser la réalité de Français en Amérique, mais de renverser la proposition pour donner son sens véritable à l'entreprise de se penser comme Américains d'abord, par la géographie et le style de vie, puis comme francophones.

et la fleur de lys : l'Angleterre et la France dans la culture politique du Québec (1760-1920)», dans Y. Lamonde et Gérard Bouchard (dir.), *La nation dans tous ses États. Le Québec en comparaison*, Montréal-Paris, L'Harmattan, 1997, p. 161-182; sur le membre «F», des aperçus dans Y. Lamonde, «La France puis l'Angleterre. les États-Unis et le Vatican devant l'opinion québécoise», dans Y. Lamonde et Gilles Gallichan (dir.), *L'histoire de la culture et de l'imprimé. Hommages à Claude Galarneau*, Sillery, Presses de l'Université Laval, 1996, p. 45-59.

Immédiatement surgit le quatrième obstacle : encore de l'annexionnisme, dira-t-on ! Penser l'américanité, ce n'est pas préparer le terrain à l'annexion du Québec aux États-Unis. En 1837, on sert aux Patriotes, de plus en plus républicains et américanophiles sans être annexionnistes, l'argument des risques de l'annexion et l'exemple de la Louisiane. En 1849, la poignée d'annexionnistes libéraux a pris ce parti parce que sa stratégie de rappel de l'Union vient d'échouer devant la stratégie unionniste de La Fontaine. La tradition d'annexion aux États-Unis n'a jamais réussi, au Québec, à sortir des marges idéologiques et politiques, ce qui n'empêche pas d'être continentaliste, hier comme aujourd'hui : on peut être continentaliste sans être annexionniste.

Ce continentalisme est omniprésent dans la dynamique économique du Québec. Limitons le propos à deux dimensions : l'une, plus politique, selon laquelle le Parti québécois et le Parti libéral furent et sont favorables à l'ALÉNA, à la prospection du vaste marché d'Amérique du Nord et d'Amérique centrale ; l'autre proprement économique, rappelle que les trois quarts des exportations et importations internationales du Québec se font depuis des décennies avec les États-Unis. Face à cette réalité vécue mais mal connue, évoquera-t-on pour autant le spectre de l'annexion ou aura-t-on plutôt le réflexe de s'enquérir des conséquences politiques que le Québec tire de cette « dépendance » ou de cette contrainte structurelle économique ? Penser l'américanité, c'est non seulement ne pas se cacher cette question, mais c'est essayer d'y répondre en tenant compte des deux versants économique et culturel de l'américanité, deux versants qui, avec les industries culturelles et les moyens de communications contemporains, semblent appartenir à une montagne au sommet arrondi.

Ces deux aspects culturel et politique du continentalisme nous amènent au cinquième obstacle : le rapport du culturel et du politique au Québec. Se rend-on vraiment compte que l'américanité est une composante aussi bien culturelle que politique de l'identité québécoise, mais que l'alliage culture-politique ne s'est pas fait et qu'il y a des raisons à cette difficulté sinon à cette peur de conjuguer la composante américaine de l'identité *culturelle* et la composante américaine de l'identité *politique* ? Cette difficulté en rappelle une autre, qui est sa jumelle et qui est fort âgée : la conjugaison du nationalisme culturel et du nationalisme politique.

L'histoire d'un nationalisme culturel misant avant tout sur les caractéristiques identitaires (langue, religion, système juridique), et d'un nationalisme visant à se donner une inscription politique par un appel au principe des nationalités, a traversé le XIX^e siècle québécois et s'est jouée principalement après l'Union, alors que les visées de La Fontaine et du clergé catholique triomphaient de celles de Papineau et des libéraux. Le nationalisme culturel, animé au début du XX^e siècle par des ligues et des mouvements qui le situaient « au-dessus des

partis politiques», éprouvé qu'il avait été par Laurier, fut à nouveau tenté par le et la politique avec l'Action libérale nationale et l'Union nationale de M. Duplessis. Celui-ci trompa à nouveau le mouvement nationaliste et l'éloigna de la politique jusqu'à la Révolution tranquille, alors que le Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) fut confronté à la question du pouvoir et, donc, de l'organisation politique partisane. C'est ce chassé-croisé du culturel et du politique qu'on retrouve dans la question de l'américanité et qui me semble en constituer un aspect essentiel.

Cette proposition pourra intéresser les politologues : il y a un rapport des Québécois francophones au politique qui va de la politique *comme opium* au politique *comme hésitation* en passant par la politique *comme défaite*. Ce rapport peut faire comprendre cette conjugaison difficile du culturel et du politique. La politique *comme opium* renvoie à l'envahissement du politique chez des colonisés ou des minoritaires qui ont dû se battre depuis plus de deux siècles pour vivre et survivre ; elle est encore identifiée à cette politicomanie, à ce globalisme partisan des « bleus » et des « rouges » dénoncé par de Nevers, Groulx, Asselin ou Laurendeau. La politique *comme défaite* fait référence à 1837, à 1840, à 1867, aux conscriptions, aux référendums perdus de mai 1980 ou d'octobre 1995. La politique de *l'hésitation* est la résultante des deux autres rapports au politique : c'est celle où le surinvestissement vain dans la politique fait douter de la pertinence de transformer encore une fois une revendication culturelle et identitaire en combat de pouvoir politique.

Cette politique de l'hésitation est subtilement présente sous une forme spécifique dans la reconnaissance de l'américanité. Le problème ne vient pas de l'identification de la dimension américaine et continentale de l'identité québécoise. Il se révèle lorsqu'il s'agit de savoir ce qu'il y a culturellement et politiquement à faire avec cette américanité, lorsqu'il s'agit de tirer une ligne, de tirer les conclusions de cette réalité et d'en considérer les exigences.

DEUX RAISONS, PARMIS D'AUTRES, DE PENSER L'AMÉRICANITÉ

Je conçois mal que l'on puisse continuer à penser l'avenir politique et culturel du Québec sans penser les ruptures. Et penser les ruptures, qu'on me comprenne bien, ce n'est pas penser uniquement une rupture qui serait la souveraineté – encore qu'elle soit association et partenariat –, c'est aussi prendre conscience des ruptures et décider d'un scénario autre que la souveraineté. Mais il faut se situer par rapport à cette démarche de rupture caractéristique des Amériques.

Un correspondant français de Ludger Duvernay, de *la Minerve*, lui écrivait en 1836 : « Jetez les yeux sur la carte des deux Amériques et vous verrez que vous êtes le seul peuple de ce vaste continent qui soit resté le très humble sujet d'une puissance européenne »³. Penser les ruptures ou la rupture est une démarche essentiellement américaine, un préalable même à la constitution d'une américanité, une sorte de doctrine Monroe nécessaire à chacun des pays en voie de souveraineté réussie ou pas.

Penser la rupture n'implique pas la réalisation ou la réussite immédiate de celle-ci. D'ailleurs, il s'agit moins ici de proposer une rupture avec la France, par exemple, que d'inscrire dans un « réflexe » culturel la dimension de la rupture. L'expérience globale de l'Amérique latine du XIX^e siècle rappelle que la pensée et la volonté de rupture coloniale ont donné lieu à toutes sortes de scénarios de rupture achevée ou inachevée, de détachement et de rattachement. La réflexion sur la rupture s'est imposée partout sans que la chose aille pourtant de soi. Or si la souveraineté du Québec doit se faire, il faudra bien voir qu'il y a un sens à ce que cette nation et cet État se construisent *de ce côté-ci de l'Atlantique*.

La pensée de la rupture des liens coloniaux est d'abord politique, mais elle n'est pas que politique. C'est aussi une pensée d'actes fondateurs y compris celui d'une affirmation « d'indépendance » intellectuelle comme celle que l'on trouve dans le fameux texte d'Emerson de 1837, « The American Scholar »⁴. La pensée de la rupture, c'est encore la découverte que la culture et la littérature des colonies ne doivent pas être seulement comparées à celles des métropoles, mais qu'elles doivent d'abord être comparées au comparable, c'est-à-dire entre elles⁵.

Il faut aussi penser l'américanité, ne serait-ce que pour ajuster l'image de soi à la réalité. La reconnaissance de la diversité des héritages culturels et politiques et la reconsidération de leur pondération ont des raisons scientifiques et civiques. Au-delà du souci de « vérité » historique, il importe dans ces temps qui célèbrent le différent, le cosmopolite et « l'autre », de prendre conscience de la complexité et de la richesse d'une identité québécoise qui reconnaît toutes ses composantes, les jauge et les « métabolise ». En ce sens, penser l'américanité, c'est penser l'identité dans la postmodernité, c'est reconnaître le cosmopolite culturel en soi sans renoncer à soi.

3. M. Anglade à L. Duvernay, 10 février 1836, *Rapport de l'archiviste de la province de Québec* (1926-1927), p. 173.

4. R.W. Emerson, « The American Scholar » (1837) dans *The Portable Emerson*, New York, The Viking Press, 1946, p. 23-46; *Un intellectuel américain*, traduction, préface, notes et bibliographie de Sylvie Chaput, Québec, Éditions du Loup de gouttière, 1992.

5. Y. Lamonde, « Pour une étude comparée de la littérature québécoise et des littératures coloniales américaines », *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, vol. 32, n° 2 (été 1997), p. 72-78.